

L'ARCHE *Editeur*

**Stephan SCHÜTZ**

Sappa

Traduit par  
Jean-Louis BESSON , Jean JOURDHEUIL

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

STEFAN SCHÜTZ

= SAPPA =

texte français  
de Jean Louis Besson  
et Heinz Schwartinger

Personnages

Professeur

Medecin chef

Sappa

La Mère

Première femme enceinte

Deuxième femme enceinte

Troisième femme enceinte

Esprit du foetus

Quatrième femme enceinte

Infirmière

Kelm

Le Général

Ideocophta

Salle de travail à la maternité

LE PROFESSEUR : Quel ventre. Le corps convexe, concave le temps. Apprenez à aimer avant de copuler. L'enfant n'a-t-il pas raison de pleurer sur sa mère. Elle est jeune, elle désire enfanter, mais je pose la question est-elle assez humaine celle qui est en droit de le désirer. Qui se dit humain **est** menteur. La femme est tout énigme; l'unique solution: la grossesse. L'homme, le moyen. Le but: l'enfant.

LE MEDECIN CHEF : Eternelle attirance du monticule. Seul le dédaigne celui qui jamais ne l'a escaladé et ~~jamais~~ n'y a <sup>pas</sup> dressé son drapeau pour l'user jusqu'à la corde.

LE PROFESSEUR : Ca gonfle comme de la pâte de verre que seul le froid pourra briser. Evacuation chirurgicale. Objection ?

LE MEDECIN CHEF : Je ne peux contempler impassible cette rondeur, la marque noire accroche mon regard, depuis mon rêve jamais elle ne me lâche : ventre contre ventre comme des soldats en rang, la plaine jusqu'à l'horizon couverte de chair, moi en blouse blanche, des ciseaux à la main, rien que des ventres, pas un visage, et le grand enfantement se déchaîne à l'instant même où je me fige. Cris des mères, hurlements de douleur, chœur atonal de voix enchevêtrées, mon crâne me semble voler en éclats, hors des trous déjà roulent les bébés, moi, rien que ciseaux, j'essaie de sauver ce qui peut l'être encore, je sectionne des cordons ombilicaux par douzaines, ici une césarienne, là mes ciseaux se font forceps, pour finir je n'ouvre plus que des ventres et parmi les flots de sang les fœtus, comme rivés sur des ressorts, giclent des corps béants. Un rictus aux lèvres ils se balancent tandis que je sombre dans le sang.

LE PROFESSEUR : Soyez le bienvenu, monsieur le naufragé, mais nos habitudes n'en crèveront pas pour autant, cet océan nous porte comme Jésus et nous tourmente comme Ulysse. "Chante-moi, oh muse, l'épopée de ce héros rusé !"

LE MEDECIN CHEF : Bienheureux qui peut puiser dans le creux de sa main une mer de ventres, moi, la lame me submerge.

LE PROFESSEUR : Chassez le poisson ou adonnez-vous à la musique. Seules les compensations abritent la coupole de la vie, de l'intérieur comme de l'extérieur. Ayez donc le courage de suivre votre flot éphémère afin d'échapper aux atteintes auxquelles s'expose la nature humaine.

LE MEDECIN CHEF : Je soulève la vie et propulse des estropiés dans le monde. Ce qui a toujours été ne se transforme pas en son contraire, si je tuais la vie je la sauverais, contre elle-même. Qui puis-je donc aider ?

LE PROFESSEUR : Celle qui vous contraint, la race humaine.

SAPPA : Mes yeux scrutent l'intérieur, mon enfant,

ta tête cogne à ma porte,  
symplégades\* encore fermés.

Comme j'aimerais avec toi, la main dans la main,  
franchir ce portail et, sans au cou cette chaîne  
à laquelle se débattant comme un animal pris dans un col trop étroit  
on résiste en vain toute sa vie,  
m'arracher une fois encore à mon temps.

LE PROFESSEUR : Syndrome caractéristique, irradiation et hallucination.

\*Rochers à l'entrée du Bosphore qui étaient censés se refermer sur le navigateur.

SAPPA : Pourquoi ce rictus, chair de mon ventre,  
 comme si tu voyais plus loin que moi, ne ris pas,  
 fardeau à terme depuis bien trop longtemps, ta paresse  
 m'est un calvaire, raille, mon enfant,  
 tape du pied, ça ne te servira à rien,  
 avec toi je m'extirpe  
 de l'étroitesse de nos contraintes, droit vers la lumière.

LE PROFESSEUR : De quoi vit le monde, si ce n'est du désir. La faim est  
 en quête de pain, le prisonnier veut être animal assez petit pour  
 passer les barreaux, l'amour est avide de femmes, le malfaiteur de  
 méfaits, le gouvernement d'un peuple reconnaissant, la femme enceinte  
 d'un enfant. Sectio caesarea.

LE MEDECIN CHEF : N'est-ce pas dans la mort que réside la destinée de  
 tout être.

LA MERE entre :

Dans la salle d'attente on ne vous dit rien,  
 les blouses blanches ont de la cire dans les oreilles  
 et ne nous remarquent même pas, nous autres,  
 qui n'avons pourtant pas que cela à faire de notre sainte journée.  
 Trop c'est trop, déjà mon propre ventre  
 sans mari enfle  
 dans la tempête des cris  
 sans que me parvienne le cri  
 celui que je perçus en accouchant de ma fille  
 qui se donne maintenant bien du mal comme pour  
 me refuser cette image de soi qu'on ne connaît  
 que dans l'enfant de son enfant.

Elle regarde Sappa

Quelle fatigue dans ce regard à travers les branches de sa chair  
dans sa splendeur la peau se flétrit  
et semble dissipé ce qui me tourmentait.

L'ultime vengeance nous rend transparentes  
quand la fille que l'on a mise au monde  
enfin torturée par son propre ventre  
éprouve dans la naissance ces mêmes tourments  
toujours déniés qui maintenant resserrent nos liens  
tout ce que je veux c'est qu'elle accouche et qu'elle

Sappa gémit

LA MERE : Mon enfant. Aidez-la.

LE PROFESSEUR : Les mères ne se souviennent de rien, voilà le ferment des grossesses répétées, seul l'oubli de l'expérience vécue peut générer le nouveau ; rien au monde ne se refoule plus vite que l'animalité de la naissance, pourtant tout aussi essentielle à l'humanité que la lutte pour l'existence, celle qui se mène par la plume et par la ruse, puissant arsenal d'armes éprouvées qui jamais ne succombent à la rouille, connaissent par l'usure des mutations constantes et font des enfants dans le dos à de nouvelles victimes.

LA MERE : Elle respire à peine.

LE MEDECIN CHEF : Dans l'agonie est l'apogée de la jouissance : il est fatal qu'une pensée qui nous ronge toute une vie savoure la fin du tourment, nous ne voulons pas crever à mi-chemin dans les marécages. Le reste n'est que transition, vous auriez tort de sous-estimer l'âme.

LA MERE : Ca ne vous inquiète pas ces taches, là,  
sur le visage livide de mon enfant ?

LE PROFESSEUR : A la nature nous faisons souvent moins confiance qu'à  
la médecine qui n'en est pourtant que le prolongement du dos sur  
l'échelle de la vie réelle ; seul un rebouteux intervient par l'anus  
pour sauver l'âme.

LE MEDECIN CHEF : Certains ne voient même pas ce que d'autres aperçoivent  
au premier coup d'œil, l'expérience ne cueille pas toujours la connais-  
sance.

LA MERE : Douloreuse une appréhension  
me révèle l'état de ma fille,  
comme si moi-même je me tordais dans l'enfantement.

Elle hurle

N'avez-vous aucune pitié de cette enfant.

LE PROFESSEUR : Sommes-nous des juges avec des provisions de lois dans les  
bajoues, comme des hamsters. Ce que nous commande le serment nous  
l'avons fait.

Le professeur et le médecin chef sortent.

LA MERE : Tu fais trop d'histoires pour un enfant  
tu dresses ton ventre comme une femme qui refuse  
de s'offrir docilement au monde.  
Même enceinte tu veux encore te distinguer  
tu y laisseras ta peau.  
A te voir la haine se change  
bien vite en pitié et la répulsion en miséricorde.  
Les douleurs que tu m'as causées sont bien minces tout à coup  
quand j'aperçois l'étendue de ta souffrance,

je prie pour ton salut, j'implore que tu t'en sortes.  
 Je sacrifierais tout, mon enfant, même moi à ta place  
 mais reste en ce monde.

Elle touche Sappa

SAPPA : Etais-je si loin pour ne pas te sentir ?

LA MERE : Je suis inquiète pour toi.

SAPPA : Je le sens et j'aimerais être loin.

LA MERE : Glaciale comme la main du boucher

ta chaleur humaine me gicle

en pleine figure.

SAPPA : Toujours mieux qu'une pluie de fausses larmes.

LA MERE : Que jamais ta froideur ne me gagne,

meurtrissante comme un buisson <sup>5</sup>épines,

à travers tes yeux fixés sur moi

qui me transpercent et ne regardent qu'eux-mêmes.

Et le sourire humain qui existait depuis qu'existent les hommes ne gonfle plus les têtes comme des ballons captifs ; depuis la chevauchée à travers l'ordre humain tout ce qui autrefois était terre devient pierre. Et n'épargne ni la mère ni l'enfant, déjà méconnaissables l'un pour l'autre. A l'accumulation originelle succède l'appauvrissement final. Septicémie due à une doctrine inapplicable car altérée par son aspect utilitaire, tant que l'homme dominera le con de la femme sans doute je devrai te haïr.

SAPPA : Tu es venue parce que je vais crever.

LA MERE : T'assister en cette heure, la plus difficile.

SAPPA : Me voir refroidie après mon dernier soupir.

LA MERE : Te voir enfin mère heureuse.

SAPPA : Je t'ai quittée un an après les tressaillements que m'avait causé la découverte de mon âme, un jour que seules des banalités semblaient modifier, comme tous ces jours de soleil mortel à cette époque, l'éternel chemin du retour par delà la rivière, de rue en rue, devant le même flot de gens dont l'unique activité consiste à obéir au quiétisme comme des chiens dressés à leur maître, je finis par me plonger dans ma cavité à moi, tel un poisson pour qui l'Atlantide, ville engloutie couverte de coquillages et oubliée des temps, semble l'émanation d'un jeu, je monte les marches quatre à quatre, tu m'attends sur le seuil de la porte, tu me dis d'autres mots mais tu penses : dévoreuse de ma jeunesse, tu grandis, tu t'épanouis tandis que je tourne en rond et dépéris, mes chaînes sa liberté, ma fin son commencement, la vanité de mon existence, s'imagine-t-elle que le monde ne peut rien contre elle, tu vas voir petite garce. Deux chardons en fleur : tes yeux qui m'ont blessée, moi qui ne comprenais rien à rien et m'étonnais seulement de la déchirure à laquelle succombait mon cœur. Je me trouvais en guerre, je résistai et t'oubliai.

LA MERE : Ce que j'étais pour toi, ce dont tu m'accuses aujourd'hui et ce que tu es pour moi en apparence, cette image de toi à laquelle j'aimerais croire, effaçons tout cela pour l'amour de l'enfant qui n'aura guère d'indulgence pour nos élucubrations.

SAPPA : J'ai peur que cette chair ne me dévore avant même que je ne l'aie enfantée, tout comme la vie sans qu'on l'ait vécue.

LA MERE : Je vais chercher le médecin pour qu'il te délivre et mette fin  
à tes tourments.

Elle sort

SAPPA : Déambulant sur la pente de ma déraison

clouée à la croix de ma destinée

où je me précipitai véhémement

la faiblesse me fait trébucher

et par ma seule volonté

je ne peux rien contre elle.

Comme infestée de vers

affamés de mon âme

je suis portée vers la haute mer

à la dérive, les branches que j'agrippe

ne sont que des nageurs aveugles

régentés par les courants,

rien ne me sauvera donc

de l'impuissance où je suis.

Mon enfant.

Elle caresse son ventre

Je t'en supplie, viens,

par n'importe qu'elle voie, mais viens.

Tu vas m'écraser.

Elle s'évanouit

Entrent des femmes enceintes

1ère FEMME ENCEINTE : Voici le ventre qui n'enfante pas.

2ème FEMME ENCEINTE : Chut. Elle dort.

3ème FEMME ENCEINTE : Qu'a-t-elle de si particulier qui ne soit pas chez

nous tout aussi particulier. Une fois dedans ça finit toujours par sortir.

2ème FEMME ENCEINTE : On se fait du souci pour la voisine.

1ère FEMME ENCEINTE : Je ne voudrais pas être à sa place. L'enfant si proche et pourtant si lointain. Moi, ça me tuerait.

3ème FEMME ENCEINTE : Couchée dans un caniveau avec des chiens, seule parmi les pierres, au-dessus le ciel, sous son dos les ordures, sans espoir d'aucun secours, là oui, il faudrait s'occuper d'elle. Mais elle est couchée dans un lit et sous ce toit dans ce lieu approprié elle est plus près du médecin que nous.

2ème FEMME ENCEINTE : Je ne voudrais pas échanger avec elle. Mon fardeau est lourd, le sien deux fois plus, je sens venir l'accouchement, elle pas même les contractions, moi j'en vois la fin, elle rien.

1ère FEMME ENCEINTE : D'abord ta chair grossit, ensuite tu portes la chair et finalement la chair t'étrangle.

2ème FEMME ENCEINTE : Celle-là je la ressens avec force. Ca me fait mal.

3ème FEMME ENCEINTE : J'aime bien venir ici, les enfants nourrissent les enfants comme le champ son paysan, ensemençer beaucoup c'est beaucoup récolter. Que la nature fasse ce que bon lui semble.

2ème FEMME ENCEINTE : S'exposer à l'homme sans projet aucun c'est chevaucher le visage vers la queue. Attendez un peu que le galop vous désarçonne. Les ailes de l'amour se brisent dès lors que la corne molle de la dépendance pousse vers l'intérieur et fait danser le cœur sur sa pointe.

3ème FEMME ENCEINTE : Asters, primevères et cyprès, buisson d'églantine et, au printemps goulé de soleil, le crocus, j'aime mieux courber le dos devant tout cela plutôt que de me vendre à l'usine aux dépens de mes enfants.

1ère FEMME ENCEINTE : Cette fois encore et puis c'est terminé. Devant moi l'immensité se déroule ~~et dessine~~ <sup>cadrait</sup> l'espace. Des enfilades de traces que je dois rattraper. Mon mari, un petit point, ne regarde presque plus en arrière. Peut-être vais-je le perdre complètement de vue. Etre mère, rien de plus, pas question.

3ème FEMME ENCEINTE : Voilà les parents pour qui les enfants deviennent vite des fardeaux qui les empoisonnent, comme des buissons d'épines.

1ère FEMME ENCEINTE : Vous n'êtes qu'une lapine.

3ème FEMME ENCEINTE : La chair que j'enfante est mienne, elle est auprès de moi aussi longtemps qu'elle le désire. Moi je vois pousser les roses et non pas les épines. C'est déjà ça.

1ère FEMME ENCEINTE : La vie, le bord de la marmite.

3ème FEMME ENCEINTE : Les mains qui m'entourent sont davantage que le monde car elles rendent habitables ces temps inhabitables, elles ont besoin de moi et sans elles je ne pourrais pas vivre. Courir après quoi : le bonheur, l'amour, la folie d'un travail illusoire, mes gémissements vont à mes enfants.

1ère FEMME ENCEINTE : Dit-elle en étranglant sur sa couche elle-même et l'enfant. Qui prend soin des orphelins.

3ème FEMME ENCEINTE frappe la première Femme enceinte.

2ème FEMME ENCEINTE : Derrière les astres, les galaxies, les débris de ce qui a été ou sera, là seulement se rencontrent les rayons envoyés par nous pour survivre. Peut-être notre corps n'existe-t-il déjà plus, lui qui si commodément fait de nous le centre de notre moi. Les menstrues, plus rien que la lueur du sang, le fœtus une ombre, l'homme un ~~apparence~~ <sup>reflet</sup>.

Apparaît l'esprit de l'embryon.

1ère FEMME ENCEINTE : Un enfant.

2ème FEMME ENCEINTE : D'où est-ce que ça sort.

3ème FEMME ENCEINTE : Qu'est-ce que ça veut.

2ème FEMME ENCEINTE : Chut, silence, ça regarde comme si nous l'avions  
appelé.

1ère FEMME ENCEINTE : Comme si c'était l'esprit d'un fœtus.

3ème FEMME ENCEINTE : L'embryon, un spectre.

2ème FEMME ENCEINTE : Mon ventre se dresse vers cette chimère.

1ère FEMME ENCEINTE : Le mien aussi, l'effet d'un aimant.

3ème FEMME ENCEINTE : Contre mon grè, mon corps, de lui-même.

1ère FEMME ENCEINTE : Deux voix dans ma tête, l'une m'ordonne de fuir,  
l'autre m'exhorte à rester. la mienne, laquelle.

3ème FEMME ENCEINTE : Courage, femmes, regardez dans les yeux cet esprit  
qui comme il est venu disparaîtra.

2ème FEMME ENCEINTE : On ferait mieux de se tenir tranquille, cette vision  
est trop longue pour qu'on puisse ~~encore~~ espérer.

1ère FEMME ENCEINTE : Je ne veux plus le voir. Fous le camp.

2ème FEMME ENCEINTE : Impossible de le chasser  
pas le moindre tressaillement sur ses lèvres  
nous n'avons plus qu'à attendre ce qu'il veut.

3ème FEMME ENCEINTE : Que peut-il vouloir que nous ne voulions pas.

1ère FEMME ENCEINTE : Combien de fois on pense non et on dit oui.

3ème FEMME ENCEINTE : Sans ce ventre qui s'étire je m'en ficherais  
éperdument.

2ème FEMME ENCEINTE : Il existe si peu de choses en ce monde

pourtant écrasées par la multitude :

la pensée par la discussion

le contact par la cohue

l'homme par tous les hommes

et nous autres femmes par nous-mêmes.

Ah si l'esprit me parlait

je saurais surmonter ma peur.

1ère FEMME ENCEINTE : Il peut toujours attendre, moi je reste à l'écart

mon avenir ne dépend pas de cette chose

qui démesurément encombre le chemin

pour elle pas de gaspillage

qu'elle demeure entre forceps et scalpel

du calme, mon enfant, cesse tes ruades.

3ème FEMME ENCEINTE : Ca ne bronche pas, ça ne bouge pas.

ça reste de pierre comme si sa visite n'était pas pour nous.

TOUTES TROIS : Si ce n'est pas pour nous, c'est pour elle.

Elles se précipitent sur Sappa

SAPPA : Ce rêve, qui me le brisera.

2ème FEMME ENCEINTE : Regarde éveillée ce que tu rêves.

SAPPA : Regardez, c'est mon enfant.

1ère FEMME ENCEINTE : Son enfant. <sup>Ma</sup> ~~son~~ tête ~~qui~~ éclate.

3ème FEMME ENCEINTE : Sa mère. <sup>Quelle horreur.</sup> ~~comme c'est affreux~~

2ème FEMME ENCEINTE : Comme si était suspendu l'événement.

SAPPA : Je n'ai senti que toi au centre de mon corps

j'attends en vain que tu viennes

succèdes aux contractions et te délivres.

La sueur de mon front : les tourments

que me causent les hésitations de ta naissance.

Je ne supporterai pas longtemps d'aimer

ce ventre qui te charrie. Qu'y aurait-il entre nous

sinon la joie d'une mère dans l'attente de son enfant.

L'ESPRIT : Depuis que l'Elysée injectant la semence dans l'œuf, m'éveilla,

gage de l'accouplement, conception maculée, nourrie de ton sang puisé

dans les turbulences présentes, j'apprécie davantage la sécurité du

refuge que l'issue de mon avenir.

SAPPA : Le froid assaille ma tête blessée

comme il emporte les feuilles mortes des arbres.

Aide-moi, instant, sauve-moi

de mon cauchemar éveillé, de mon espérance.

L'ESPRIT : A ma cachette obscure, impénétrable, dans la chaude cavité

je dois le désir de rester hors de ce monde qui, avec des ongles

comme des bistouris, avec des doigts crispés dans un commandement,

m'enserme le cou de son bras, les têtes s'étiolent comme des herbes

desséchées et le cœur, la cuve, pompe consciencieusement tous les

ruissellements qui irriguent la chair : elle s'est trahie elle-même

depuis longtemps et, cupide de nouvelles nourritures, elle gémit pour

que mon innocence ne fasse pas que j'en arrive là.

SAPPA : Puis-je en croire mes oreilles, elle m'effrayent,  
 me fier à mes yeux, ils se troublent de larmes,  
 ou bien est-ce seulement la nature qui se venge  
 et m'accule à la démence  
 avec ce corps trop mûr. Enfant, parle.

L'ESPRIT : L'esprit du fœtus, la propriété de ta chair, voilà ce que  
 j'étais et ne suis plus, vieillard complet je me bats de toutes mes  
 forces pour échapper aux contractions qui veulent m'expulser du puits,  
 me rendre jeune à tout prix. J'ai trop vu, beaucoup trop, dans l'angle  
 de ton regard, j'ai sur ma langue senti les mêmes goûts que toi,  
 j'étais dans tes rires et dans tes pleurs un pendule se balançant  
 au rythme de ton horloge, tout autour je percevais tout, comme si  
 organes, membres, pores, cellules, corne, moelle épinière chaque jour  
 me poussait un peu plus vite, sortis comme de terre tout droit de ton  
 corps ; je ressentais mieux qu'un séismographe, et plus douloureusement,  
 les intempéries humaines, je grelotais de froid dans la foule et de  
 fièvre dans la chambre, ta vie la forteresse de mon échec /  
 que je refuse âprement de subir / car tout est prédéter-  
 miné jusqu'au jour où la prochaine catastrophe, gloutonne, revomira  
 un commencement identique, sécrétion douce-amère, séductrice à qui  
 ni le plus humble ni l'intelligence ne résistent ; et tu voudrais que  
 je marche sur tes pas, que j'ajoute ma petite empreinte sur le sentier  
 des caravanes quand je connais le chemin à parcourir, avec pour compa-  
 gnon pas même le hasard, pour porteur d'eau le seul degré de dessèche-  
 ment, je progresserais d'autant plus sur ce chemin illusoire à travers

le désert que je serais insensible ; à elle seule cette perspective m'a rendu vieux, elle m'a choisi pour ombre Mathusalem ; comme à d'autres dans les turbulances de mai fleurissent des bouches de miel, dans ma chair naissent de puissants transports pour résister au temps dont les glapissements nous invitent à la kermesse de la vie, jamais je ne sortirai du bain sacré de ton ventre, ni à l'aide de couteaux ni par la voie normale, tant que le cœur me bat encore dans le crâne chassant de mon âme toutes les mouches - il fait si bon, si chaud - je resterai dedans, en toi.

SAPPA : Une force irrésistible me met sous ton emprise

et je finirai ton esclave. Traître. Aide-moi  
laisse-moi <sup>en vie</sup> ~~livré~~ comme je t'ai laissé <sup>en vie</sup> ~~livré~~  
quand tu n'étais pas plus grand qu'un dé à coudre dans mon corps,  
profitant sans aucun dommage pour moi  
de ta faiblesse, mes ongles ne t'ont pas arraché de mon ventre,  
reste et deviens ce que tu es devenu  
selon mon désir, et sur l'arbre qui le porte  
depuis toujours ne cueille pas le monde  
comme un fruit incongru selon ta volonté  
mon enfant, je suis ta mère, ne le ressens-tu pas.

L'ESPRIT : Dépourvu de père, étranger à la mère, j'ai grandi dans une faille de la chair, tranquille, entre les récifs, dans la tiédeur de l'océan jamais vu, je ressens le va-et-vient apaisant du ressac, remous tourbillonnants qui me soulèvent et retombent, la figure d'une respiration, vanité de s'interroger éternellement sur qui l'emporte d'elle ou

de lui dans la procréation. Libéré de cela je veux rester libre, ne pas me retrouver nu, cette fois sans défense, face au monde, ce patron de couture, ne pas me faire exploiter comme matériau au gré des humeurs d'une vie - l'eau reste toujours égale à elle-même, jamais tu n'y pénètres au même endroit - démarcheur impuissant je n'ai pas envie de m'éveiller tiré par les épaules ou par les pieds, durant toute ma seconde vie simple fil d'une forme, d'un linceul pourpre de velours, j'en ai vu assez, ce monde n'a plus rien à me montrer, je le franchis d'un bond et j'amorce dans ~~le~~ <sup>reflet</sup> du cristal de plomb, la mort, mon bonheur.

SAPPA : Que dois-je faire pour que tu restes. ~~Me~~ restes. Après la naissance, mon enfant, vivant, ~~que~~ tu boives à la source de mon sein. Parle.

L'ESPRIT : Il est illusoire de donner langue quand les mots étouffent dans la tête.

SAPPA : Tu ne m'échapperas pas, chair de mes nuits

impétueuses, parmi les montagnes en ruine

nouvelle montagne que je me suis élevée moi-même

dans les brumes parmi les cimes de mon espoir.

Reste ~~et~~ sois ce que tu ne veux pas être,

lâche qui croit que le monde est trop étroit pour lui,

parasite qui s'est infiltré entre mes cuisses,

sors de mon ventre comme tu y es venu et avant de t'en aller

prends place dans la nacelle et traverse.

Je me languis, je me meurs sans toi.

L'ESPRIT : Peu nous effraie la lourde destinée des profondeurs au fin fond d'un autre puits, on s'imagine plus aisément monter vers le cercle de lumière, la tache solaire de la liberté dont le sourire lointain efface cette puanteur de vase qui dans sa miséricorde nous engloutit, on ne tressera pas pour moi les barbelés qui pied à pied refoulent l'être dans son trou de vermisseau, je suis venu <sup>broyer</sup> ~~dynamiter~~ ton espoir, m'effacer en toi, te prendre le courage qui te ronge et ne me laisse pas mourir. Hors de ce monde, vite, vite dans le suivant ou le néant. Qu'enfin le tourment cesse de m'extirper vivant du bastion avide de ton ventre. Renonce, tourne ton corps languissant vers un autre fruit mais ne me fais pas une fois de plus porter le fardeau de l'innocence. En voilà assez de ces choses que j'ai vues et ne saurais transformer sans désagrégier la structure qui les maintient dans l'action centrifuge du mouvement ; à l'explosion suit l'implosion, trop minces les dégâts, comme une mouche qui se laisserait tomber de tout son poids sur du béton armé avec l'intention de le briser, l'angle de mon impact le mirage d'une illusion, trop vite s'évanouit l'instant de la vie dans un passé vampire qui violente indistinctement tout ce qui lui succède et se rend coupable de ce qui viendra ; je fuis cet engrenage, conscient de mon utilité je me rends inutilisable, tel un déserteur en temps de guerre l'homme a deux vies, je renonce à l'une d'elle et en espère une troisième, je ne veux pas être Achille, le monde ma tortue, seule la mort fait de moi un vainqueur, en perdant ce monde je le franchis d'un bond. Adieu, génitrice, dont je sortirai pour ne pas revenir, renonce à ta volonté de m'engendrer, je ne te quitterai pas, n'entrave pas ma pulsion, cesse de lutter pour ma vie, sauve-toi toi-même et tu me sauveras, obéis-moi, je te l'ordonne, sinon tu seras la mère de mes larmes. Adieu.

L'esprit disparaît.

SAPPA : Pas même enfanté

tu exiges que j'obéisse,  
 qui meurt, dans le corps de qui,  
 ressorts de mon ventre  
 je ne permets pas que tu meures.  
 Telle une bête de somme je t'ai supporté  
 et maintenant je t'exige, toi et la naissance.

Elle se frappe le ventre

3ème FEMME ENCEINTE : Retenez-la

elle va fracasser son enfant.

Les femmes enceintes l'immobilisent.

3ème FEMME ENCEINTE : L'enfant et la mère désunis

avant même la lueur de la naissance :  
 le médecin ne sera d'aucune aide, ni  
 l'assistance d'un cœur secourable.  
 Partons vite, que cette étincelle  
 ne devienne pas incendie nous embrasant toutes.

1ère FEMME ENCEINTE : Mais cette femme a besoin d'aide.

Personne ayant vu cela ne peut faire  
 une croix dessus, comme si de rien n'était.  
 Toujours restera ce que nous avons appris,  
 trop pour que nous puissions rester candides.

2ème FEMME ENCEINTE : Qui voudra croire ce récit

s'il ne l'a vécu lui-même.

Mieux vaut l'enfouir dans le dernier recoin de mon cerveau  
 plutôt que d'étaler le tapis de la vérité devant le premier venu  
 qui avec la boue de ses ~~seuilles~~<sup>seuilles</sup> me fera passer pour folle.

3ème FEMME ENCEINTE :

Nous sommes accourues en toute innocence, en suivant  
son cri, l'innocence nous suivra-t-elle  
quand nous la quitterons.

1ère FEMME ENCEINTE : Partons sur la pointe des pieds

faisons-nous sourdes et muettes  
rien ne nous rapprochera davantage que la fuite.

SAPPA : Rivée à ce lit par mon propre sang

je veux crier, je ne peux pas,  
si profond est en moi ce centre  
qui veut finir avant même de croître  
dans l'étreinte de mon amour.

Que dois-je faire ? Ou bien tout se passe-t-il déjà sans moi, ne me  
reste-t-il plus qu'à penser comme dans un rêve, pas une feuille ne  
bouge, le jour se lève et avec lui l'inéluctable.

Dois-je saisir le monde au collet  
et le secouer comme un arbre jusqu'à ce que la raison  
fasse tomber les fruits pourris  
qui t'empêchent de vivre.

Montre-moi où porter le coup qui aussitôt  
ne me soit pas fatal.

Si je dis ce que j'ai vu je partagerai le sort de celles qui ont dit  
ce qu'elles avaient vu et qui depuis longtemps ne sont plus. Trop  
précieux reste le peu qu'il me faut voir tous les jours. Que pèse  
une métaphore au regard du fardeau réel.

Mon enfant, <sup>je n'ai pas m'embrocher</sup> ~~de n'est pas à moi d'aller~~ sur tes cornes

c'est à toi de passer par mon trou.

Où va-t-on si le fruit résiste

lui qui n'est jamais qu'œuf de poule

au moment de l'enfantement, tête de mule,

qui à la fin veut faire de moi

le résultat de sa gravidité.

Que je garde le silence ou que je parle, cela se retournera contre moi  
comme le fusil du chasseur contre un chevreuil effarouché. Parlant, le  
langage me servit et je crève dans le silence.

Morceau de chair qui me saisit

comme le policier sa victime

j'implore ta grâce, mon enfant,

espérant que peut-être un miracle

nous sauvera toi et moi.

Pour t'enfanter je suis là, sans toi je ne partirai pas. Quand bien  
même tes paroles me résonneraient mille fois dans le crâne et se  
cramponneraient dans mon ventre, je n'aurai pas de repos tant qu'on  
ne t'aura pas posé vivant sur mon sein. Mon enfant, tant désiré.

Déjà je sens la peur .

qui me paralyse le cœur, l'effroi rampe

dans mes entrailles comme un ver.

La volonté bien vite part en poussière

la poignée de courage file

comme de l'eau entre les doigts.

Même si je me mordais les lèvres  
la douleur me refuserait son chant  
si muette, si profonde ma souffrance.

Ah, si comme toi je pouvais me cacher dans ce lit auquel j'ai tenté  
d'échapper, toi dans mes bras, sans que rien d'autre n'arrive. Silen-  
cieux, lové sur nous comme la chatte sur son chaton, le temps s'immo-  
bilise de lui-même et nous pousse en douceur de cet endroit à la mort.

Elle s'évanouit

2ème FEMME ENCEINTE : Sa mort est notre repos. Si elle meurt nous mourrons.

3ème FEMME ENCEINTE : Femme et hystérie, ce que nous avons vu n'est pas  
pour nous.

1ère FEMME ENCEINTE : De ce ventre, un souffle glacé.

3ème FEMME ENCEINTE : Balivernes.

2ème FEMME ENCEINTE : Déjà son visage gisant sous une voûte  
comme celui d'une madonne qui se brise.

3ème FEMME ENCEINTE : Toutes seules vous vous montez la tête,  
qu'y a-t-il eu depuis notre venue,  
un corps qui n'enfante pas, toujours corps,  
a été conspué par une ombre qui a disparu  
comme elle est venue, dans le néant. Bien souvent  
la vie se joue de vous,  
une illusion et vous voilà <sup>embourbées.</sup> ~~dans la mouise~~

Tenez ferme vos enfants

laissez seule cette femme.

Car si nous nous en mêlions

elle prendrait tout ça pour argent comptant à son réveil.

1ère FEMME ENCEINTE : Le fond de moi-même se ressent comme pierre.

2ème FEMME ENCEINTE : M' en aller, oublier, je donnerais tout  
pour n'être pas entrée dans cette salle.

3ème FEMME ENCEINTE : Qu'y a-t-il de changé

tout est encore en place

l'enfant dans le ventre

le ventre dans le lit

la chair ne périt pas si vite

surtout si elle est <sup>gnavide</sup> ~~enceinte~~.

LA MERE entre :

Qu'est-il arrivé.

3ème FEMME ENCEINTE : Rien qui puisse troubler son sommeil.

1ère FEMME ENCEINTE : Mon enfant a besoin de bouger.

Les trois femmes enceintes sortent

LA MERE : Je devine plus que je ne sais et ne veux rien savoir. Certes  
ce que l'on croit ressentir n'est souvent qu'illusion abusive entre  
les lignes, tout comme parfois le réel qu'on s'interdit de ressentir  
par crainte de l'avenir. Je me persuade qu'il est encore temps mais  
je sais en pénétrant dans cette salle que le ressort auquel je me  
fiais est brisé.

SAPPA : Mère, comme j'avais envie que tu reviennes.

LA MERE : Ma signature. Une césarienne.

SAPPA pousse un gémissement

LA MERE : Mon enfant, tiens bon, il n'y en a plus pour longtemps, c'est  
bientôt fini.

SAPPA : Dis-moi, quand tu m'as mise dans ton monde,  
 que je le veuille ou non voulue par toi,  
 est-ce qu'il t'a semblé dans ta grossesse  
 que je me refusais à la naissance.

LA MERE : Le premier enfant, la dernière aventure, avant, la femme ne sait pas de quelle vague son propre océan l'échouera sur la rive inconnue, la soif est dans ce goût qui la tourmente, poussée par les voiles gonflées de sa destinée elle franchit avec sérénité les vents cinglants qui mordent la terre comme de la poussière glacée ; seule dans son embarcation elle doit à l'isolement de méditer sur son enfant qui jour après jour s'éloigne davantage tandis qu'elle approche du but de sa traversée. Je sais bien que des mères font naufrage sur les récifs, ou par faiblesse, ou de famine, mais quand elle s'y prête la <sup>homme nageuse,</sup> médecine, vous ramène sur la terre ferme.

SAPPA : Jamais ne t'a mise en fuite un rêve dans lequel je disais non à ma venue.

LA MERE : J'ai rêvé cela de certains hommes quand la brume du matin les avalait.

SAPPA : Ai-je dormi en rêvant ou rêvé éveillée, déjà pour moi ce phénomène prend de l'ampleur, comme un évènement qui semble passé et m'est pourtant si proche qu'à l'instant même, à cette simple idée, la peur me noue la gorge. Je ne parviens pas à me départager : était-ce un cauchemar qu'au réveil on croit avoir soi-même accompli. Ou bien le véritable effroi que l'on espère avoir rêvé. Aide-moi.

LA MERE : Tu me fais peur à te blottir comme ça.

SAPPA : Il m'a parlé, et moi à lui.

LA MERE : Explique-toi, mon enfant.

SAPPA : L'enfant pour qui je suis le ventre.

LA MERE : Comment.

SAPPA : Tu ne veux pas me comprendre.

LA MERE : Je ne suis au courant de rien.

SAPPA : Mon propre fœtus m'est apparu.

LA MERE : Qu'est-ce que tu racontes.

SAPPA : Celui qui est tout a surgi devant moi

jamais rien à mes yeux ne fut plus lumineux

jamais rien ne m'avait tant déchiré le cœur

son désir m'achève et le mien me tue.

LA MERE : La pâleur t'illumine comme le soleil la lune.

SAPPA : Mère, mon enfant ne veut pas de ce monde.

LA MERE : Les femmes toujours ont peur du premier enfant.

SAPPA : Ne l'ai-je pas moi-même entendue

de sa bouche entendue cette démente

il ne veut pas sortir vivant de mon corps.

LA MERE : Notre force souvent nous affaiblit.

SAPPA : Oh, toi, objet primitif de ma souffrance, toi, embryon

montre-toi à elle et crache-lui au visage

ce que tu exiges de moi.

N'y a-t-il personne pour me croire :

le monde <sup>(se</sup> pourrait dans mon ventre.

LA MERE : Es-tu toujours celle que j'ai enfantée,

je croyais te connaître

ou bien est-ce devenir mère

qui t'éloigne ainsi de moi.

SAPPA : De ce lieu taillé sur mesure d'où on extrait la vie c'est l'ombre  
qui jaillit plutôt que l'enfant.

LA MERE pour soi :

Si elle meurt je prendrai l'enfant  
Sois tranquille, Sappa, finie la peur  
n'ai-je pas crié moi aussi, je te berce pourtant  
aujourd'hui dans mes bras pour la seconde fois.

SAPPA : La vue de son visage

m'a transpercé le crâne,  
empalé le cerveau,  
elle m'arrache comme du caoutchouc fondu les fibres  
de la peau qui, déchirées dans le souffle de ses paroles,  
virevoltent à présent dans les airs.  
Je ne ressens même pas le son de ma voix.

LA MERE : En voilà assez de ce délire

si j'avais dû prendre mes rêves pour réels  
je serais depuis longtemps une loque  
jamais mère, jamais femme.

SAPPA : Où est le médecin, je veux cet enfant.

lère FEMME ENCEINTE entre :

J'éprouve une telle immobilité dans ma chair  
les contractions ont cessé  
cet enfant dans mon ventre  
je le ressens inerte comme la mort.  
C'est à cause de toi  
qu'il refuse de me voir.  
Peste, tu m'as contaminée.  
Ton ventre, que je le crève.

LA MERE : Qu'est-ce qu'elle te veut cette idiote.

SAPPA : Est-ce que je sais.

lère FEMME ENCEINTE : Je brûle à l'intérieur de la tête aux pieds  
depuis que moi et mon ventre avons quitté ce lieu, ce brasier qui  
nous a saisis. Suis-je ombre, suis-je déjà calcinée, cela s'est  
estompé comme si m'avait engloutie ce fœtus dont m'écrase le poids  
de pierre.

LA MERE : Moi même jadis gravide dans cette maison  
j'entends la voix d'un autre monde.

SAPPA : A toi aussi est apparu ce que personne ne croit.

lère FEMME ENCEINTE : Nous étions là  
et aurions voulu ne pas y être,  
fais que cet enfant vienne à naître  
et que je ne demeure pas son cercueil.

SAPPA : Mère, je ne suis plus seule désormais  
le rêve est réalité.  
Mon désespoir est plus grand encore  
mon délire n'est en rien maladie.

LA MERE : Allons, je vais chercher de l'aide.  
A force d'en parler vous finirez avec des cadavres dans le ventre  
comme si ce que vous fabriquez ici  
ne risquait pas déjà de conduire le monde à sa ruine.

lère FEMME ENCEINTE : Je veux mon enfant, est-ce trop.

SAPPA : C'est moi qui l'ai englouti ?

lère FEMME ENCEINTE : Pour mon mari le deuxième enfant, comme pour moi,

je me suis donné bien du mal  
depuis que je suis enceinte  
et je ne veux pas m'être tourmentée pour rien.  
C'est toujours moi  
qui traîne le dernier-né  
comme un boulet.

Encore cet enfant-là, et puis terminé.

SAPPA : Pas seule et pourtant abandonnée

je finis par perdre toute maîtrise  
de moi-même,  
et je ne voulais pas que cela arrive.

LA MERE : Elles s'étripent comme des cinglées.

Quelle maison de fous.  
Séparez-vous. Vous entendez.

SAPPA : Va, mère, rentre chez toi

tu ne peux pas rester éternellement derrière ce buisson  
dont les fruits qui te semblent si doux  
font enfler nos ventres de leur poison,  
l'espoir de l'un est la ruine de l'autre  
on ne peut plus rien pour personne.  
Plus loin encore que la bouillie de tout cerveau  
va l'évènement, il nous devance,  
et a déjà trouvé lui-même  
la forme qui lui est nécessaire pour ne pas survivre.  
Je ne veux pas de toi auprès de moi  
tes conseils m'étoufferaient  
comme un trop plein d'eau une plante.

LA MERE : Tu es mon enfant, je suis à tes côtés.

1ère FEMME ENCEINTE : Tu sais ranimer les morts ? Non, alors  
fiche le camp.

SAPPA : Nous, de notre ventre pousse le lierre.

1ère FEMME ENCEINTE : Guéris-moi mon ventre.

Entrent la deuxième et la quatrième femme enceinte

2ème FEMME ENCEINTE : Nous avons froid, atrocement froid,  
nos ventres ne nous réchauffent plus.

4ème FEMME ENCEINTE : Le monde retourne en arrière.

L'enfant déjà presque né

je suis couchée dans ma sueur,

un unique souhait

être loin, loin et j'ai poussé

et déjà je le sens bouger

je respire afin que sorte

ce qui encore me tourmente

je tombe hors de moi-même ;

à cet instant précis

la chair profonde s'immobilise

et m'enlève toute douleur

et l'accouchement. Finalement

je pisse le sperme.

La verge d'airain de l'homme

nous a taillées selon son plaisir,

les embryons ne sont-ils pas coupés eux aussi

sur l'un de ses patrons

et ne sommes-nous pas les peupleurs de ses troupeaux.  
Ce ne serait que justice qu'il étouffe  
dans la ruine de sa propre chair.

2ème FEMME ENCEINTE :

A quoi bon attendre alors que ça montre les crocs  
et que nous sommes des biches tenues en laisse  
dont les hurlements arrêteraient plutôt la lune dans sa course  
qu'ils ne feraient venir le fruit de la chair en ce monde.

Ah, éventrez-moi avec un couteau  
arrachez ce noyau.

Je ne l'ai jamais voulu, il me fait souffrir.  
Ce qui peu à peu nous dévore  
serait-ce là le fin mot de la vie, cet enfant  
qui est notre corvée depuis la nuit des temps,  
comme des esclaves notre visage est incisé  
pour que nous n'échappions pas à notre joug.  
N'ont-ils donc plus toute leur raison  
ceux qui nous font perdre la tête.

4ème FEMME ENCEINTE : Plus jamais nous ne voulons être enceintes.

1ère FEMME ENCEINTE : Ne l'entendez-vous pas ricaner

l'assassin est dans sa chair,  
ce monstre qui a séduit nos enfants,  
elle est le destructeur de notre fruit,  
à elle nous devons arracher  
ce qui nous a quittées.

Jamais mon enfant n'a voulu  
ne pas venir en ce monde  
je l'aurais senti.

SAPPA : Laissez-moi en vie, moi déjà suffisamment punie  
 par la vue de mon propre corps :  
 il fait coaguler de peur mon cerveau  
 quand cette pensée vient heurter l'intérieur du crâne  
 et à chaque fois pourtant rebondit ;  
 au fond, que pouvons-nous pour nos enfants  
 personne ne connaît leur cheminement  
 à travers la jungle inconnue de tous les temps,  
 ils ont trouvé un sentier qui bifurque  
 avant même notre amour et  
 bien après les inéluctables tourments de l'existence.  
 Chaque embryon, son propre artisan.

1ère FEMME ENCEINTE :

Regardez au travers de mon ventre le cadavre  
 ce poisson crevé que je vais enfouir sous l'eau  
 et qui flotte tête en bas,  
 rejetez-le à la mer  
 afin qu'il reste ce qu'il fut,  
 l'espoir de ma vie.

Elle se précipite sur Sappa

Toi, cause de mon misérable tourment  
 rends-moi  
 ce que je ne peux  
 oublier d'attendre.

Tout ce que j'ai toujours souhaité c'est  
 que l'amour s'enchevêtre dans la chair  
 et ramène près de moi l'homme  
 que j'attendais, <sup>languissante</sup> ~~désespérément~~.

LA MERE pour soi :

Mon âme comme ma poitrine se flétrit.

Si seulement je pouvais me diviser

qu'une moitié reste ici et que l'autre aille

chercher le médecin afin qu'il

disperse cette horreur.

Mes muscles sous peu vont me lâcher.

SAPPA : J'entends les martellements dans les ventres

la fonte se brise

des étincelles jaillissent, comètes dans le ventre,

laissez-moi seule

rien que mourir.

LA MERE : Qu'avez-vous fait, misérables.

SAPPA : Pourquoi me pleures-tu, mère, depuis longtemps tu aurais dû te

draper de noir pour m'avoir mise au monde : à présent il révèle sa

cruauté et contraint ton enfant à obéir à cet enfant qui se refuse

à elle, mère pourtant, de toute sa chair. Aucune scie magique, aucun

coup de canon ne pourra le délivrer, peu lui chaut la douleur terrestre

aux chaînes de laquelle le rivera sa naissance, trop tôt, hélas, il

a appris la misère et ne se laissera plus entraîner par la ruse sur

la trace de notre vie avant d'être assez grand pour mesurer la sienne,

sur le même chemin. Il bondit sauvagement sur nos ventres d'une blan-

cheur cadavérique, droit dans le trou qui en l'aspirant lui prédit

l'accomplissement de ses désirs, et échappe à notre amour, laurier

de l'esclavage.

1ère FEMME ENCEINTE : Sauvez-moi, moi dont la faute est l'innocence.

LA MERE : Tu verseras des larmes sur cette vie qu'on t'a donnée.

SAPPA : Voilà un cheval que j'ai regardé à la bouche.

4ème FEMME ENCEINTE : Dans le jeu de ton regard limpide

sous tes cils que rehausse ta générosité

vient de m'apparaître en te contemplant

un jaillissement de flammes, venu des profondeurs originelles.

2ème FEMME ENCEINTE : C'est la mort toute proche que le fœtus nous envoie,

ces cuisses qui autrefois s'ouvraient larges

à l'amour hurlent à présent en vain à la face du monde

dans la même moiteur, dans la même position,

écartées de douleur.

LA MERE : Tu vas te tuer, toi, et l'enfant.

SAPPA : Pas plus que la tache sur le drap dont l'étendue est à la mesure

du désir. Bien peu en regard de ce qui nous mène à l'abattoir. Nous

nous balançons à des crochets avant même que le cordon ombilical ne

soit tranché, des blouses blanches ensanglantées se chargent de toi

dès le premier cri, ils cherchent à s'emparer de ton âme en t'erpalant

sur la chaîne qui défile et t'arrache au sein de ta mère. Alors que

le manège tourne encore, tu apaises ta faim en tétant, le fer en S

auquel tu es accroché est solidement, insensiblement, pris dans tes

chairs et le restera jusqu'à ce que la mort le fasse rouiller. Ne

sens-tu pas, mère, ce croc qui te ressort dans le dos.

3ème FEMME ENCEINTE entre :

Plus aucun embryon ne bouge, ne s'agite

la maison des mères s'est arrêtée

comme si le ressort temps

s'était ravisé  
 et se pliait aux volontés du fœtus.  
 Les médecins, déconcertés, traînent alentour  
 sans avoir rien à faire, évaluant leur utilité,  
 hurlement, qui passe de bouche en bouche,  
 de femmes enceintes  
 appelant leur enfant ou la mort.  
 Du néant naquit  
 un flot de rage  
 qui se propage comme un incendie  
 et nous transforme en furies.  
 Déjà nous chassons les médecins  
 qui intentent à nos ventres,  
 notre chair nous appartient, à nous.

SAPPA se lève :

Qu'attendons-nous,  
 pour nous toutes les circonstances sont identiques  
 il y a une issue  
 à notre état. Venez.

2ème FEMME ENCEINTE : Vers les jardins de nos espérances.

4ème FEMME ENCEINTE : Notre ventre est notre tombe

nous voulons le fleurir avant qu'il ne meure  
 mettre sur sa tête une couronne  
 comme le font les filles en mai  
 quand l'abeille avec ardeur recherche le faux bourdon,  
 l'ultime danse sera nôtre.

1ère FEMME ENCEINTE : Ne m'abandonnez pas.

Toutes sortent

LA MERE : Comme si cette enfant jamais  
n'était née de ce flanc  
m'est extérieure  
la chair de ma chair,  
elle me dit mère, il est vrai,  
et moi fille  
mais je pourrais dire de même  
de l'oiseau sur la branche.  
Est-ce moi qui simplement ai une vision trompeuse  
de ce monde ou bien est-ce un délire  
qui brise ces femmes et Sappa.  
Va-t-en, m'enjoint la part sans enfant de ma chair  
reste, m'exhorte la grossesse depuis longtemps oubliée.  
Comment, sur ce tranchant, m'en sortir ?  
La résonnance lointaine de mon corps  
que je crois percevoir en moi  
efface-t-elle le mouvement trop rapide de la langue  
ou bien suis-je contaminée par ce délire  
qui a enlevé ma fille et les femmes.  
Déjà je serais portée à céder  
et pourtant, non, je ne veux pas  
que l'inconnu m'écrase,  
est-ce la curiosité qui me pousse  
ou l'inquiétude pour mon enfant. Si je rentrais.  
En vain je chercherais le repos  
la douleur du ventre bat  
comme un écho lointain dans ma tête.

J'hésite encore et n'obéis pas à l'appel

qui veut m'attirer vers la fin.

Jusqu'où moi qui ne suis pas enceinte

suivrai-je l'extravagance de ma fille.

Oh, n'ai-je pas vu souvent la vengeance de l'enfant

frapper un jour ou l'autre mortellement la mère.

Ce monde là dehors me suffit

comme abattoir et comme protecteur.

Je ne peux m'en défendre, il y a quelque chose qui me donne plus de force,

je jette une ombre sur la peur.

Je veux être semblable parmi les semblables

ni mère, ni sans enfant

ce coussin va me porter

pour que je reste mère avec enfant.

Elle fourre le coussin sous sa robe

Ma fille, proche, en même temps lointaine.

Elle sort

Entrent le médecin chef et le professeur

LE MEDECIN CHEF : Comme si nous étions en cause, sans la moindre raison d'en connaître l'origine, le cours des évènements, ce contrat que la nature a passé avec nous, semble dérégulé.

LE PROFESSEUR : Vous avez éclusé trop profond dans la chair et vous vous êtes soufflé un trou dans le cerveau qui dégorge de mousse à raser, l'homme éclairé finit avant que ne commence la métaphysique.

LE MEDECIN CHEF : Est-ce un ordre, dois-je m'affranchir de mon émotion.

LE PROFESSEUR : D'abord vous sirotez la boue de la transcendance  
 puis vous exigez la rigueur militante de la dialectique ; ce que  
 je vous demande, cher confrère, ignorez ce que vous avez cru voir  
 et ne rêvez pas au futur pendant le service.

LE MEDECIN CHEF : Bienheureux qui connaît l'issue, moi je suis horrifié.

LE PROFESSEUR : Si vous <sup>accordez</sup> ~~prenez~~ plus <sup>d'importance à</sup> ~~au sérieux que~~ la pluie qui tombe,  
 ordinaire, <sup>(qu'à</sup> ce que la rue brasse avec l'acide de la colère qu'elle  
 a appris à produire dans son sommeil, vous brisez les ailes à la  
 raison, et les spectres votre cou.

LE MEDECIN CHEF : Comment parviendrais-je à rompre le contact de mes  
 sens avec le monde extérieur si ce n'est au prix de ce que l'expé-  
 rience vous enseigne; il me faudrait être aveugle, sourd et muet  
 pour ne pas ressentir l'effet qui me saisit.

LE PROFESSEUR : C'est la conscience qui fait ma cohésion et la foi en  
 cette lumière vers quoi sans cesse tend la volonté de vivre.

LE MEDECIN CHEF : Je ne peux pas contourner ce qui se passe en ce moment  
 comme s'il ne s'était rien passé, sans début, sans discerner la fin,  
 les marches de votre escalier ne sauraient être les miennes.

LE PROFESSEUR : Le hasard souvent nous fait un croc-en-jambe et nous  
 nous imaginons que le destin a frappé, inéluctable, nous nous lan-  
 guissons encloués dans un avenir fait des cellules d'autrui et  
 nous considérons une névrose comme la fin du monde. Ne provoquez pas  
 les femmes avant qu'elles ne nous provoquent. Considérez cet arrêt  
 comme un caprice de la nature, et ne soulevez pas artificiellement  
 de la poussière dans le brouillard de notre époque, ça échauffe  
 seulement la bile et entrave la carrière, mon cher et jeune ami, qui

portez encore l'avenir en vous, portez-le donc avec sérénité et tout ce qui vous a ridé le front rentrera tout seul dans l'ordre.

LE MEDECIN CHEF : Avec votre conception du monde il est terriblement difficile de vous emboîter le pas : tout près du bord se dressent les ronces que l'œil consciemment refuse de voir. Mais, coincé, il ne ~~reste~~<sup>me</sup> reste plus qu'à suivre le courant qui ~~reste~~<sup>me</sup> porte.

LE PROFESSEUR : Voilà bien ce qui nous unit, l'obéissance, que la raison elle-même vient à reconnaître lorsqu'elle mesure la finesse des planches dont est fait notre bateau.

L'INFIRMIERE entre :

C'est elles-mêmes qu'elles veulent  
de nous elles n'ont que faire  
moi qui par ailleurs entre mes pensées  
garde la tête froide  
je tremble de tout mon corps.

LE PROFESSEUR : Une chose après l'autre.

L'INFIRMIERE :

Afin de rétablir l'ordre comme j'en avais reçu la mission  
je pris deux trois infirmières avec moi  
au cas où il aurait fallu une poigne ferme  
pour leur rentrer dans le lard, à ces chimères,  
et je me suis trouvée nez à nez avec ces femmes.  
Alignant leurs ventres,  
un rempart contre nous,  
elles ne laissèrent passer personne.

les regards se croisèrent  
et une franche hostilité nous sauta à la gorge  
nous qui étions venues pour aider.

"Pas de rassemblement, un hôpital"

elles ne bougent pas.

"Dispersez-vous, pensez un peu

à l'enfant dans votre ventre"

elles éclatent de rire.

"Mères, vous allez y rester

laissez venir le médecin".

Elles nous acculent

avec leurs ventres contre le mur

demandent qu'on les laisse en paix

à cause des embryons qui

restent dans leurs corps

et refuseront d'en sortir

tant que nous chercherons à les attraper.

Elles veulent leurs enfants pour elles-mêmes. -

Plus aucun ventre n'a de contractions,

celles, attendues, ne viennent pas

celles, commencées, sont taries.

Toutes les machines à chair sont arrêtées.

Moi seule défaille. Que faut-il faire.

LE MEDECIN CHEF : Vu les proportions, une décision s'impose.

LE PROFESSEUR : Que s'est-il passé qui soit inexplicable.

Laissez donc le néant à son inanité.

LE MEDECIN CHEF : Je ne vous suis pas, quoi ?

LE PROFESSEUR : Un plat ne se mange pas aussi chaud qu'on le cuit.

LE MEDECIN CHEF : Je ne vous comprends pas.

LE PROFESSEUR : Je n'attache pas grande importance à la valeur de la réalité, elle sera toujours une putain dont les mesures ne sont appréciables qu'en fonction du tailleur qui les prend et dont elle portera la robe. Je connais le patron et le couturier, c'est chez lui que je mets au jour l'avenir, et je vis de sa poche, cousue non pas à l'intérieur mais à l'extérieur, comme il convient. Et vous voudriez que je me laisse abuser par l'apparence, que je la considère comme réelle alors que la réalité n'est pas le réel mais seulement l'apparence de ce que l'homme imagine dans sa lutte pour la vie, sans connaître réellement le patron d'après lequel il est taillé et évolue. Je refuse de reconnaître tout cela afin que ça demeure inconnaissable et ne nous donne pas d'indigestion.

LE MEDECIN CHEF : Voulez-vous quitter le navire.

LE PROFESSEUR : Vous seriez content.

LE MEDECIN CHEF : Qu'allez-vous faire.

LE PROFESSEUR : Là où l'Etat faillit commence la médecine. Là où s'arrête la médecine commence l'Etat. Venez.

Tous sortent. Entre Kelm

KELM : Etranger dans ce grouillement de ventres serrés comme des grappes  
comme si les tourments te ramenaient à la case départ  
que tu cherches à quitter durant toute ta vie  
tu te souviens du devenir qui ne vient pas.  
Si serrés, la jouissance s'étrangle toute seule  
cela émousse tes derniers restes de sensation

car mortelle est pour l'homme une telle maison :  
 elle brise le ciseau de la femme, abrutit  
 la chair fraîchement tressée et t'arrache <sup>ton épouse</sup> ~~la femme~~ ;  
 le ver qu'elle engendre se nourrit d'elle  
 jusqu'à ce que ses frères, dans le cercueil, se mettent au travail  
 alors il est trop tard, tu n'as plus qu'à t'en aller.  
 Je n'y tiendrai pas longtemps, une irrésistible envie de partir,  
 l'odeur n'est pas charnelle  
 pas ordinaire la chair  
 que soi-disant on attend, avec l'espoir  
 qu'elle sera comme avant la naissance.  
 Qu'est-ce qui m'a attiré ici, le sens moral, un regret avant l'heure,  
 ce n'était ni la douleur maternelle ni la fierté paternelle.  
 Non, une contrainte, face à elle ta force ne suffit pas  
 car si tu refuses de plier l'échine  
 elle te la charge doublement,  
 tu es ta propre victime jusqu'à ce que tu passes l'arme à gauche ;  
 dans ta tête s'agrippent désespérément les relents  
 de la fête, le petit bout galvanisé de la grenouille  
 qui gigote jusqu'à ce que la raison en crève  
 et que la griffe ait fait de toi son esclave.  
 Cela ne finira donc jamais, ce à quoi  
 tu as voulu prétendre  
 ne correspondra donc jamais réellement à ce que tu veux.  
 Je ne suis pas venu.

Il va sortir

Entrent Sappa et les femmes enceintes

SAPPA : Rien ne nous retiendra plus, ni ~~pière~~<sup>pière</sup>, ni ordre,  
ni menace, ni ~~l'habitus~~<sup>navin</sup> de la peur.

Nous voulons lécher le même miel  
que l'enfant non enfanté mis en bière dans notre ventre,  
notre tête ornée de myrtes, jaunie cette couronne  
d'un temps à jamais révolu, qu'on nous avait confiée.  
Voyez comme la feuille se courbe en automne  
et, desséchée, virevolte vers le sol,  
ah, cherchons le vent qui nous fasse tourbillonner  
avant que l'hiver n'étende son linceul.

KELM : Tu ne me reconnais pas ? Sappa.

SAPPA : Vous connaître, il me faudrait mentir plus  
que je n'en suis capable.

Souvent les apparences sont trompeuses <sup>dans le reflet de la lumière</sup> ~~à la clarté du jour~~ et les silhouettes  
s'estompent dans l'obscurité.

Comme votre image scintille devant moi,  
déjà elle se décompose en lignes sur l'écran  
et se dérobe à mon regard.

KELM : L'enfant, j'en suis le père. Souviens-toi.

SAPPA : A quoi bon se souvenir quand rien ne bouge.

Les gazouillis d'oiseaux, bannières sur nos têtes,  
voilà notre seul chant funèbre,  
tout doux, tout doux,  
coquelicots, votre rouge  
s'élance vers le bleu ciel  
et embrase  
le sommeil de mort.

KELM : Je te gardais solide dans ma tête, insensée est l'étendue de ton entreprise, comment oublierais-je que je me suis plongé dans ton corps, il est pour moi l'ultime rivage auquel après chaque naufrage je suis toujours revenu. Chacune des plages de ton corps m'est si familière, épuisé j'étais assuré d'y trouver le réconfort. Peux-tu à ce point oublier ta main sur ma blessure alors que je ressens, moi, aujourd'hui encore la guérison. Nous n'étions ni tempête ni roche étrangères l'une à l'autre et vivant chacune de la mort de l'autre. Laisse-moi embrasser ton ventre.

SAPPA : Hors d'ici, fléau de cet instant, toi qui convoite le contenu de nos corps, toi qui nous quitta avant même que ne coulât le sperme. Bientôt mort dans la mort sera notre chair. Elle ne <sup>sera plus avide</sup> ~~se languira plus~~ de caresses.

KELM : Rappelle-toi, pour l'amour de l'enfant.

SAPPA : Ecoutez, femmes, voici un drôle qui gigote à la surface précaire de l'eau et revendique rien moins que l'innocence de son enfant. Comme si tombait sur le front une goutte d'eau que l'on prend pour une averse montrez-lui donc vos ventres, qu'il apprenne qui commande ici.

FEMMES ENCEINTES : Tiens, contemple-nous, bonhomme, en vain tu fouilles et te précipites sur la joie de notre souffrance, ne nous agace pas, nous autres, paonnes derrière le grillage.

SAPPA : Notre poitrine dégorge de fiel,  
 avide de gicler son poison sur cet homme  
 qui a enfourné la démence  
 dans notre flanc.

FEMMES ENCEINTES : Pauvres enfants, le brasier est froid,  
 le foyer du corps ne peut plus vous nourrir.  
 Nous sommes emportées  
 tel un poêle qui se brise de l'intérieur.

KELM : La peau va s'arracher de ma chair  
 si je continue à regarder  
 ce qu'autrefois j'ai enlacé,  
 de dégoût mes baisers m'écrasent.

SAPPA : Enivrez-vous, femmes,  
 maintenant nous a fui le temps du monde,  
 cette souffrance ensanglantée due aux scories  
 dont était pavé le sentier qui guidait nos pas  
 entre casseroles et vaisselle,  
 cette misère au visage dissimulé  
 qui tel un homme nous a <sup>plan</sup> ~~pla~~quées  
 sur l'étal de son lit  
 enfonçant la douleur terrestre dans notre cœur.  
 La prochaine guerre ne nous tourmente plus,  
 déjà elle pointe  
 ses pinces carnivores  
 comme l'homme avide d'une femme.  
 Nous avons échappé aux tourments.

Le fruit a renié l'utilité

que l'Etat exige de lui.

Mêlez vos bras et dansez.

Que notre bloc devienne la trace argentée  
vers une autre vie, notre gloire.

FEMMES ENCEINTES : Nous portons nos ventres  
comme des lauriers-roses sur une tombe  
et bientôt affranchies de l'impuissance et de la tromperie  
nous tresserons nos couronnes  
dans un monde meilleur.

KELM : Quel gouffre bouillonne dans ces abysses.

SAPPA : Qu'enfin se dissipe le visage de la grise journée,

le garrot qui lui enserre le cou

dans son étranglement nous arrache des grimaces.

Ecoutez la litanie dans les ventres,

de l'hymne le plus beau chant.

Entrent le professeur, le général et l'idéocophte

LE PROFESSEUR : Vous autres, les femmes, écoutez-moi. Ce n'est pas la  
grossesse qui est en cause, ni la médecine, tous les chemins mènent  
à cette illusion dont vous avez été victimes. La panique, dont le  
souffle vous dépouille de vos enfants, n'a pas de raison d'être si  
vous retrouvez sur le champ cette volonté d'enfanter qui est le  
propre de la femme. Retournez au lit avant que je ne vous enlève  
ces petits vers à coups de scalpels.

FEMMES ENCEINTES : Même voulu, l'enfant ne veut pas  
suivre le sentier de la vertu.

Il ne nous a pas pardonné la contrainte

qui résulte du coït.

LE PROFESSEUR : Vous allez vous enfermer dans la ~~folie~~<sup>démence</sup>  
 si vous ne cessez pas immédiatement ces ~~folies~~<sup>délires</sup>.

SAPPA : C'est l'enfant qui nous retient, il s'est montré  
 on ne peut plus net à notre regard  
 il a supplié, ordonné par notre oreille à notre cœur  
 de rester dans la cavité,  
 ce lieu sûr, jusqu'à ce qu'il ait d'un bond franchit le monde  
 qui ne lui convient pas pour vivre.  
 Nous autres, apeurées, effrayées,  
 n'avons pas cru survivre à  
 ce qui est maintenant réalité :  
 ne pas laisser les scalpels venir à nous  
 ou les contractions nous surprendre.  
 Légères comme le vol d'une colombe  
 nous tournoyons dans les airs et quittons ce monde.

FEMMES ENCEINTES : Déjà nous sommes prises de vertige  
 si haut au-dessus de l'étoile.  
 Le flot intérieur de ressac  
 nous enlace dans son mouvement.

LE PROFESSEUR : Ne renoncez pas à l'ultime jardin qui nous est resté  
 dans le grouillement de la rotation, ne refusez pas cette main dont  
 le toucher vous est nécessaire, accomplissez en donnant vos fuits  
 le souhait du verger humain, vous serez richement récompensées à la  
 vue de cette verdure que vous aurez plantée vous -mêmes. Ne vous  
 laissez pas dépérir à mi-chemin entre la chair putride et le germe  
 desséché.

SAPPA : Avec netteté jaillit le désir

de donner à l'enfant ce qu'il lui faut, de le protéger  
de la pieuvre plantée devant notre ouverture,  
rassasiée et affamée de nouvelles nourritures,  
et qui, avide, aiguise déjà son couteau  
pour découper les morceaux qui  
seront, comme nous-mêmes autrefois, jettés  
dans la marmite. Tenez ferme vos ventres  
qu'aucune atteinte extérieure n'enlève  
votre enfant en ce monde. Sauvez-le de la vie.

LE GENERAL : Ca a assez duré. La paix a besoin de nourriture pour  
survivre à la guerre. Incitation à la désertion. Accouchement  
forcé ou le cachot, au mieux vous serez rebaisées. Pas question  
qu'une classe entière me pète dans les doigts, les patriotes sont  
tous inscrits au plan, soldats dans le ventre des défaitistes,  
garde-à-vous, regards à gauche, prêts à sortir de l'utérus, à  
gauche gauche, pas de route, marche. Nous allons voir qui résiste  
à la voix de son maître.

FEMMES ENCEINTES : Dans le refus de servir et la guerre et la défense  
en accord avec le seul sentiment qui est le nôtre  
sans être ni contre ni pour  
notre état progresse,  
jamais on n'entendit ce que vous entendez.

LE GENERAL : Guerre de tranchées. La canaille dans notre propre pays  
avec des caches souterraines, pour affronter l'agresseur un seul  
moyen, le stratagème subtil. L'ennemi intérieur, troupe de choc de

l'adversaire à découvert, s'est tapi dans les collines, les caractéristiques du champ de bataille ainsi que la nature du combat nous placent devant des conditions particulières. Au projet d'attaque par destruction massive il faut répliquer par une destruction massive ~~filant droit au but,~~ <sup>bien ciblée,</sup> voilà le seul moyen de prévenir l'action de l'adversaire. Je propose donc d'utiliser les armes nucléaires stratégiques, calibre balle de fusil, et de faire sauter toutes ces collines.

L'IDEOCOPHTE : Vous êtes cernées. Inexorable est pointé sur vous le bras sévère de l'Etat qui dispose d'une main pour immerger comme des chattes chacune d'entre vous. Nous ne voulons pas vous noyer mais nous résistons à quiconque nous contraint. - Votre travail, c'est vos ventres, saboteur qui s'y opposera, il sera traité comme tel. Ecartez les jambes et enfantez. Notre avenir est blotti dans vos corps, faut-il qu'il crève.

SAPPA : Femmes, les étincelles s'enlacent  
la flamme s'embrase.  
L'incendie n'éteint plus la douleur  
qui nous a laissées en vie  
protégeant nos enfants, et vers eux  
se tend maintenant le bras sévère  
qui cherche, avide, à les déraciner.  
Devons-nous les délivrer de cette chaîne  
dont l'ombre nous encercle déjà.

FEMMES ENCEINTES : Le froid ne nous effraye pas  
la chaleur est pour nous comme neige.

SAPPA : Alors bouclons la boucle,  
 la raison salvatrice de l'existence,  
 joie suprême, tout fardeau.  
 Que soit faite la double volonté du corps  
 que ne soit pas chargé de sang l'acte sanglant ;  
 afin de prendre de leurs propres mains l'enfant,  
 pour qu'il ne leur reste pas étranger,  
 les mères s'accouchent d'elles-mêmes,  
 pas de meilleure protection pour chaque enfant.

FEMMES ENCEINTES : Nées jadis du big bang de l'univers  
 nous retournons dans le trou noir,  
 la grande génitrice s'empare  
 de ce qui lui revient,  
 elle nous guette, elle nous aspire.  
 Précipitons-nous dans les bras  
 de la mère véritable de notre chair,  
 ah, comme elle <sup>espère</sup> ~~se languit de~~ <sup>notre</sup> ~~nos~~ enfants.

Sappa et les femmes enceintes sortent

LE GENERAL : Intervention militaire indispensable. Action immédiate  
 impérative. Battre l'ennemi avant qu'il n'attaque. J'exige l'obéis-  
 sance dans la lutte contre la subversion, elle commence par saper  
 les germes et ne s'arrêtera pas à nos tombes, dussions-nous périr  
 en héros.

LE PROFESSEUR : Tant que le sperme ne sera pas inséminé artificiellement  
 dans l'ovule - et sélectionné dans le respect des sciences, nous  
 continuerons à habiter des cavernes et à avoir peur de fantomatiques  
 incubes.

L'IDEOCOPHTE : La mort est une question de statistiques. Toute statistique <sup>est mensonge,</sup> ~~est~~. Il nous faut l'utiliser au mieux. Sauvons les enfants de leurs mères.

LE GENERAL : Pour l'amour de l'avenir et des hommes,  
 en avant marche, l'ennemi dans la ligne de mire  
 l'aurore dans la paquetage  
 tout le monde sous mes ordres.

Etat d'exception. Personne n'abandonne le front.

La victoire est à nous. Enfin la guerre.

Tous sortent

KELM : ~~Par~~ <sup>Ils me passent</sup> (dessus, ~~à~~ <sup>ils me passent au</sup> travers, ~~mais~~)

si on me rompait les os

ils se briseraient comme glace.

De froid le sang ne coule plus,

qui à l'instant semblait

gicler de mon corps.

Je ne peux ni fuir ni venir

en aide à la femme que l'on abat.

Je suis incapable du moindre geste, rien

ne saurait me faire agir. Ni des coups de botte

ni l'imploration d'un regard.

Je voudrais être simplement, tranquillement, pour moi-même,

comme la poussière qui tourbillonne dans la pièce

et puis repose pendant mille ans.

LE MEDECIN CHEF entre :

Je ne peux pas regarder ça.

La mort pour moi plutôt

que l'incision forcée de leurs ventres.

Ce sang qui gicle en gerbes

est devenu mon ennemi.

Déjà ma peau se teinte de rouge

et me corrode la chair.

Ma poitrine me serre

je <sup>agis</sup> sens le poison.

Il meurt

Entre la mère

LA MERE ensanglantée :

Sauvées. Sau-vées. De tous les cieux du sang. En se vainquant elles-mêmes elles ont gagné la bataille, elles ont guéri leurs plaies par des plaies plus profondes, sans douleur elles mirent l'enfant à l'abri avant de le mettre au monde, le silence était empli de paroles qu'elles n'ont pas dites, ensemble elles ressentait la solitude, elles ne restèrent pas seules, elles savaient ce qu'elles faisaient, elles l'accomplirent vite et bien, elles se tranchèrent, toutes, sans hâte, sans hésitation, les veines, de leurs propres mains en se passant le scalpel comme la rose dont le parfum vivifie face au mur cadavérique, les unes après les autres elles ouvrirent la source et les rougeoiements formèrent un fleuve portant, sans l'abreuver, la terre. La vie cogna, menacante, à la

porte -pour empêcher leur fuite - cette vie dont elles voulaient  
s'évader fait voler en éclats le bois, mais il retient encore la  
force salvatrice et, protégeant les mères de toute la robustesse  
de sa matière, il les laisse mourir en paix. Ah, la chance a souri à  
leur entreprise. <sup>qui n'avais pas de vie dans mon ventre, moi</sup> Moi seule on m'a laissée ici, moi ~~qui morte~~ depuis  
longtemps <sup>morte.</sup> ~~Avais pas de vie dans mon ventre~~

Elle sort